

PAOLO SORRENTINO

# ILS ONT TOUS RAISON

roman

*Traduit de l'italien  
par Françoise Brun*

ALBIN MICHEL

« *Les Grandes Traductions* »

© Éditions Albin Michel, 2011  
*pour la traduction française*

*Édition originale publiée sous le titre :*

HANNO TUTTI RAGIONE  
par Feltrinelli, Milan, en 2010

© Paolo Sorrentino  
© Giangiacomo Feltrinelli  
Editore Milano  
Tous droits réservés

*À ma mère,  
qui était bien de cet avis.*

Une fois qu'on a rendu l'âme, le reste suit  
avec une certitude fatale, même au cœur  
du chaos.

Henry Miller,  
*Tropique du Capricorne*

## PRÉFACE

### *du maestro Mimmo Repetto*

(écrite à l'aube du jour de ses cent ans)

Tout ce que je ne supporte pas a un nom.

Je ne supporte pas les vieux. Leur bave. Leurs lamentations. Leur inutilité.

Pire, ceux qui essaient de se rendre utiles. Leur dépendance.

Les bruits qu'ils font. Nombreux, répétitifs. Leur besoin compulsif de raconter des anecdotes.

Leurs histoires autocentrées. Leur mépris pour les générations suivantes.

Je ne supporte pas les générations suivantes non plus.

Je ne supporte pas les vieux qui gueulent pour qu'on leur laisse la place dans le bus.

Je ne supporte pas les jeunes. Cette arrogance. Cet étalage de force et de santé.

La prétention à l'invincibilité et à l'héroïsme des jeunes, c'est pathétique.

Je ne supporte pas les jeunes impertinents qui ne laissent pas leur place aux vieux dans le bus.

Je ne supporte pas les racailles. Leurs éclats de rire

soudains, débraillés, inutiles. Leur mépris pour leur prochain dès qu'il est différent.

Encore moins les jeunes raisonnables, responsables et généreux. Bénévolat et prières. Tout à fait polis, tout à fait morts. Dans leurs cœurs et dans leurs têtes.

Je ne supporte pas les enfants capricieux centrés sur eux-mêmes ni leurs parents obsessionnels centrés sur leurs enfants. Ni les enfants qui hurlent et qui pleurent. Et les enfants silencieux m'inquiètent, je ne les supporte pas non plus. Je ne supporte pas les travailleurs, ni les chômeurs qui étalent avec complaisance et sans scrupules leur malédiction divine.

Qui n'est en rien divine. Juste un manque de constance.

Pourtant, comment supporter ceux qui se dévouent pour les luttes, les revendications, qui ont le meeting facile et la sueur aux aisselles ? Impossible.

Je ne supporte pas les patrons. Inutile de préciser pourquoi. Je ne supporte pas les petits-bourgeois, enfermés dans la coquille de leur monde à la con. La trouille qui commande leur existence. La trouille de tout ce qui ne rentre pas dans cette coquille. Snobs, et ignorant ce que ça veut dire.

Je ne supporte pas les amoureux, parce qu'ils encombrant. Je ne supporte pas les amoureuses, parce qu'elles interviennent. Je ne supporte pas ceux qui ont l'esprit large, tolérant et sans préjugés. Toujours corrects. Parfaits. Irréprochables. Acceptant tout, sauf le meurtre. Tu les critiques et ils te disent merci. Tu les méprises et ils disent merci, aimablement. Bref, ils te posent un problème.

En fait, ils boycottent la méchanceté. Insupportable. Ils disent : « Comment ça va ? » et veulent une vraie réponse.

Au secours. Mais quelque part, sous cet intérêt désintéressé, ils couvent des couteaux.

Ceci dit, ceux qui ne posent jamais de problème, je ne supporte pas non plus. Toujours obéissants et rassurants. Fidèles et flagorneurs.

Je ne supporte pas non plus les joueurs de billard, les surnoms, les indécis, les non-fumeurs, le smog et le bon air, les représentants de commerce, la pizza à la portion, les politesses, les croissants au chocolat, les feux de camp, les agents de change, les tapisseries à fleurs, le commerce équitable, le désordre, les écologistes, le sens civique, les chats, les rats, les boissons non alcoolisées, les coups de sonnette imprévus, les longs appels téléphoniques, ceux qui disent qu'un verre de vin quotidien permet de rester en forme, ceux qui font semblant d'avoir oublié votre nom, ceux qui se retranchent derrière leur professionnalisme, les camarades de classe qui vous rencontrent trente ans après et vous appellent par votre nom de famille, les vieux qui ne perdent jamais l'occasion de vous rappeler qu'ils ont fait la Résistance, les enfants gâtés qui ne savent pas quoi faire et ouvrent une galerie d'art, les anciens cocos qui ne jurent que par la samba brésilienne, les imbéciles heureux qui te répondent « pas de souci », les snobinards qui pratiquent l'imparfait du subjonctif, ceux qui trouvent tout « craquant », « trop chou » ou « juste énorme », ceux qui répètent « c'est clair » pour mieux t'embrouiller, ceux qui n'aiment pas mais « adoorent », ceux qui ont l'oreille absolue, les faux distraits qui ne t'écoutent pas, ceux qui veulent « prendre de la hauteur », les féministes, les banlieusards, le faux sucre, les stylistes, les cinéastes, les autoradios, les danseurs classiques, les hommes politiques, les

chaussures de ski, les adolescents, les sous-secrétaires, les mots qui riment, les vieux rockers en jean moulant, les écrivains pontifiants, la famille, les fleurs, les blonds, les révérences, les étagères, les intellectuels, les artistes de rue, les méduses, les mages, les people, les violeurs, les pédophiles, tous ceux qui habitent les beaux quartiers, les intervenants culturels, les travailleurs sociaux, les divertissements, les défenseurs des animaux, les cravates, les rires enregistrés, les provinciaux, les hydroglisseurs, les collectionneurs, tous, spécialement les collectionneurs de montres, tous les hobbies, les médecins, les patients, le jazz, la publicité, les promoteurs, les mamans, les spectateurs au basket, tous les acteurs et toutes les actrices, l'art vidéo, les parcs d'attractions, les expérimentateurs de tout poil, les potages, la peinture contemporaine, les vieux artisans dans leur boutique, les guitaristes amateurs, les statues sur les places, le baisemain, les hôtels bien-être, les philosophes photogéniques, les piscines chlorées, les algues, les voleurs, les belles anorexiques, les vacances, les lettres d'amour, les curés et les enfants de chœur, la musique ethnique, les révolutionnaires en chambre, les clovisses, les pandas, l'acné, les percussionnistes, les rideaux de douche, les petites peaux des ongles, les cors au pied, les bibelots, les grains de beauté, les végétariens, les peintres de paysage, les produits cosmétiques, les chanteurs d'opéra, les Parisiens, les pull-over à col roulé, la musique au restaurant, les fêtes, les meetings, les appartements avec panorama, les anglicismes, les néologismes, les fils à papa, les fils de famille, les enfants de la balle, les enfants des autres, les musées, les maires et tous leurs adjoints, les manifestants, la poésie, les charcutiers, les bijoutiers, les systèmes

antivol, les chaînes en or jaune, les leaders, les suiveurs, les prostituées, les gens trop petits ou trop grands, les funérailles, les poils, les téléphones portables, la bureaucratie, les installations d'artiste, les voitures de toute cylindrée, les porte-clés, les auteurs-compositeurs-interprètes, les Japonais, les cadres d'entreprise, les racistes et les tolérants, les aveugles, le formica, le cuivre, le laiton, le bambou, les cuisiniers à la télévision, la foule, les crèmes bronzantes, les lobbies, les argots, les taches, les femmes entretenues, les cornes d'abondance, les bègues, les jeunes vieux et les vieux jeunes, les snobs, les bobos, les échangeurs d'autoroute, la chirurgie esthétique, les plantes vertes, les mocassins, les sectaires, les présentateurs de télévision, les aristocrates, les câbles emmêlés, les bimbos, les humoristes, les joueurs de golf, la science-fiction, les vétérinaires, les top models, les réfugiés politiques, les esprits bornés, les plages de sable blanc, les religions improvisées et leurs disciples, les carrelages soldés, les entêtés, les critiques professionnels, les couples homme jeune/femme mûre ou l'inverse, les papy-boomers, tous les gens qui portent un chapeau, tous ceux qui portent des lunettes de soleil, les lampes à bronzer, les incendies, les bracelets, les pistonnés, les militaires, les joueurs de tennis qui sortent en boîte, les partisans et les supporters, les parfums de supermarché, les mariages, les histoires drôles, la première communion, les francs-maçons, la messe, ceux qui sifflent, ceux qui se mettent à chanter sans avertir, les rots, les héroïnomanes, les Lions Clubs, les cocaïnomanes, les Rotary Clubs, le tourisme sexuel, le tourisme, ceux qui détestent le tourisme et préfèrent dire qu'ils « voyagent », ceux qui parlent d'expérience, ceux qui n'ont pas d'expérience et parlent

quand même, ceux qui savent vivre, les institutrices d'école primaire, les malades de réunionnite, les malades en général, les infirmières en sabots blancs, mais pourquoi faut-il toujours qu'elles mettent des sabots ?

Je ne supporte pas les timides, les logorrhéiques, les faussement mystérieux, les godiches, les paumés, les inspirés, les maniérés, les fous, les génies, les héros, les sûrs d'eux, les silencieux, les courageux, les méditatifs, les présomptueux, les impolis, les consciencieux, les imprévisibles, les attentifs, les compréhensifs, les humbles, les experts, les passionnés, les verbeux, les éternels ingénus, les équitables, les velléitaires, les hermétiques, les spirituels, les cyniques, les apeurés, les râblés, les querelleurs, les arrogants, les flegmatiques, les matamores, les précieux, les costauds, les tragiques, les nonchalants, les insécures, les désabusés, les incertains, les émerveillés, les désenchantés, les gagnants, les avars, les geignards, les effacés, les négligés, les édulcorés, les jamais contents, les capricieux, les pourris-gâtés, les bruyants, les onctueux, les impétueux et tous ceux qui lient assez facilement connaissance.

Je ne supporte pas la nostalgie, la normalité, la méchanceté, l'hyperactivité, la boulimie, la gentillesse, la mélancolie, la tristesse, l'intelligence et la stupidité, l'outrecuidance, la résignation, la honte, l'arrogance, la sympathie, l'aquoibonisme, le j'm'en-foutisme, l'abus de pouvoir, l'inaptitude, la sportivité, la bonté d'âme, la religiosité, l'ostentation, la curiosité et l'indifférence, la mise en scène, la réalité, la culpabilité, le minimalisme, la sobriété et l'excès, le vague, la fausseté, la responsabilité, l'insouciance, l'excitation, la sagesse, la détermination, l'autosa-

ILS ONT TOUS RAISON

tisfaction, l'irresponsabilité, la politesse, l'aridité, le sérieux et la frivolité, le pompeux, l'esprit de suivi, la misère humaine, la compassion, la noirceur, la prévisibilité, l'inconscience, la chicanerie, la rapidité, l'obscurité, la négligence, la lenteur, le moyentermisme, l'inéluctabilité, la vélocité, l'exhibitionnisme, l'enthousiasme, le négligé, le virtuose, le dilettantisme, le professionnalisme, le décisionnisme, l'automobilisme, l'autonomie, la dépendance, l'élégance et la félicité.

Je ne supporte rien ni personne.

Ni moi. Surtout pas moi.

Je ne supporte qu'une chose.

La nuance.

# 1

Gondoliere, portami a Napoli<sup>1</sup>.

Franco Califano

Au fond, toute cette histoire a commencé parce qu'un type, hélas, avait du talent. Moi.

Qu'ajouter à ça ? Pendant un bon bout de temps, le type se dit : ah ouais, super. Super quoi ? Super mon cul. Et j'arrêteraïs là, fermez le ban, s'il n'y avait pas cette vanité malsaine qui galope en moi, plus vite que moi.

J'aimerais être limpide, mais ça n'avancerait à rien.

Trois hoquets, et ces toutes petites perles de sueur froide et jaunasse qui caressent mon front bas, le mien à moi, Tony Pagoda alias Tony P., quarante-quatre années bien chargées, bien féroces au compteur, mais inutile de les compter, elles se comptent bien toutes seules. Si on avait le choix, on aimerait autant rester jeune, c'est pas

---

1. Gondolier, emmène-moi à Naples. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

simple de vieillir. Franchement. L'existence, c'est plutôt compliqué, sur le plan pratique. Une succession de lents dérapages.

Disons que je suis un de ceux qu'on appelle, par soif d'étiquettes, un chanteur de boîte de nuit. Sauf que je ne suis pas une étiquette. Je suis un homme.

N'aurait-il pas mieux valu être une étiquette ?

Je m'autoconfine dans cette luxueuse loge d'artiste grande comme le salon de mon appartement napolitain, avec ces velours rouges qui jurent avec ma vie, dans l'attente du concert le plus important de ma somptueuse carrière, dont chacun sait que j'en ai construit les étapes une à une. Je m'agenouille et tente d'endiguer l'eau minérale qui menace de remonter de mon estomac jusqu'à la cuvette, signe de croix, mains jointes, des mains dodues farcies de bagues en or. Les paumes adhèrent par la sueur tels des aimants. Je me transpire moi-même, à présent.

Je prie, bousculant tant bien que mal mes lointains souvenirs de première communion, mais rien, pas le moindre *Pater Noster*. La cocaïne, si tu en prends un certain temps tous les jours que Dieu fait, ça te fusille la mémoire, et pas seulement. Et j'en prends allègrement depuis vingt ans, sans interruption. Mais tu te racontes aussi que c'est pas vrai, que dans une banlieue de ton cerveau ta mémoire est là comme un rescapé qui s'accroche, tu violes l'évidence, l'autosuggestion jette sur tout ça un écran de poudre. La stupeur aussi, mais c'est parce que l'éclairage est intermittent. La nouveauté qui pue, tout à coup.

Et tu commences à ressentir des douleurs atroces, tous tes liquides s'emballent, et sans y penser tu te retrouves

avec devant toi, agenouillée et molle, ton âme. Ce monument invisible.

Mais sortir une petite prière c'est galère, alors il me revient dans la tête une phrase que j'avais dite un jour à une journaliste pourvue d'un balcon intéressant :

« Si Notre Seigneur a envoyé à Sinatra sa voix d'or, moi c'est saint Janvier qui m'a donné la mienne. »

J'étais assez fourni côté présomption, en ce temps-là. D'ailleurs, si le concert se passe bien, je crois que j'aurai gagné le droit de l'être, présomptueux.

Je me relève et voilà qu'une autre nausée me croche comme au rodéo. C'est le gin numéro trois qui remonte. Pas la coke, non, jamais quand je chante. C'est bon pour Mick Jagger, qui n'a qu'à hurler, courir et tortiller du cul, moi je suis un chanteur, je dois sentir ma glotte rouler comme un tambour et mes cordes vocales vibrer, c'est ma guitare à moi. Je sais d'où elle vient cette nausée, c'est parce que là-bas, dans la salle majestueuse du Radio City Music Hall, au premier rang, il y a lui, *The Voice*, ravagé d'alcool et d'expérience, venu pour m'écouter, moi le Napolitain inconnu aux States, mais qui fait paraît-il des étincelles en Italie, Allemagne, Russie, Espagne, Belgique, Hollande, Brésil, Argentine et Venezuela, et qui vous sort des disques comme à la mitraille. À la mitraille, oui.

Ils m'attendent. S'il y a une chose que je sais faire dans cette vie, c'est me faire attendre. Je le fais si bien que je finirai par ne plus venir du tout. Mais, bon.

Ça pue la nostalgie d'*O sole mio*, *Munasterio e Santa Chiara*, ces applaudissements adressés par un public d'Italo-Américains sexagénaires à une scène encore vide,

dans l'attente de la fameuse entrée triomphale. La mienne !

Un public que je connais comme ma poche, les Italo-Américains. Nourris par les antennes pointées sur la télé italienne, élevés aux coups de boutoir de la mélancolie. On peut leur faire confiance.

Mon pianiste historique, Rino Pappalardo, me bipe puis frappe à la porte de ma loge d'un index entraîné doté d'un cal rouge éliminateur de scoumoune. C'est l'heure.

«J'arrive», sifflé-je d'une seule corde vocale, pendant que j'examine mon bide nu et déformé, gonflé et poilu. Je m'envoie dans le miroir un coup de cet œil fier qui a démoli tant de girls, et j'y note avec une pointe d'inquiétude que merde, il est ridé cet œil marron. Mais il reste malicieux et opportuniste, cynique et romantique à la fois. Retenant mon souffle, je tente de ravalier mon ventre. Résultat consternant. J'ajuste ma chemise en soie dans mon smoking, je me regarde avec décision dans le miroir cerné de trop d'ampoules blanches, hiératique et optimiste comme il sied à mon caractère, et c'est un déluge d'émotions, peur, angoisse, excitation.

Rino insiste, re-frappe.

«J'arrive, mes petites chéries», dis-je.

Et je me prends de plein fouet le gin tonic numéro quatre.

Nous avançons dans le couloir de néons qui mène à la scène tel le préfet et sa suite, moi devant, Rino Pappalardo, Lello Cosa à la batterie, Gino Martire à la basse, Titta Palumbo à la guitare. Tous les cinq en smoking, tous les cinq défenestrés de nos habitudes, tous les cinq émus à

crever, avec la sale conscience que ce concert est plus grand que nous.

Dans son for intérieur, Titta est sûrement en train de se dire que nous ne savons même pas lire les notes. Mais dans son for intérieur. Parce qu'il a été, notre succès, bâti à l'oreille.

«J'aurais bien besoin d'une lichette de Ballantine's, chuchote Cosa à Martire.

– Peut-être qu'il est dans le public, ironise Martire, blanc de trouille.

– Qui ? bave Lello Cosa comme s'il était sourd.

– Ballantine, le propriétaire de la distillerie du même nom, dit Gino Martire.

– Fermez vos gueules », j'ordonne.

Et tout le monde la ferme.

«Quatre», éructe Lello Cosa d'une voix rauque, et la caisse de la batterie part plus lentement que d'habitude sur un quatre-temps. Mais récupère à la seconde mesure sa vitesse normale. Des coulisses j'envoie un regard noir à Cosa. Pendant l'intro interminable de vingt-quatre secondes, je me fais la réflexion impitoyable qu'elle est plus grande que dans mon souvenir, cette salle, mais j'ai un problème de salive, trop de salive, j'attaque dans quinze secondes, j'entre en scène, même pas quinze, fou-tue salive, vade retro salive.

Ma tension artérielle s'est stabilisée sur la norme gecko : onze-quarante. Une pâleur médiévale traverse mon visage, mais peu importe. Je fais une entrée l'air de rien, faussement distraite, dirais-je. Je suis un maestro pour les entrées en scène, un archange, je pourrais en écrire des traités, des manuels, des monographies... Les

applaudissements me font trembler la mâchoire, genre scène choc de film catastrophe, et merci au petit Jésus qui me sèche un peu la salive tandis qu'avalant le micro je souris au public joyeux qui hurle parce qu'il a reconnu *Un treno per il mare*.

À la fin de l'intro, je commence à chanter. Au deuxième mot d'amour montent, sauvages, les applaudissements italo-américains. Trop de salive encore je me reproche, assommé par l'émotion, mais je les ai baisés quand même, toujours pareil, l'amour ça les assomme toujours, ces gens-là, et personne n'a besoin de savoir que... trop de salive, trop de salive.

Maintenant, les murs de mon cerveau claquent comme des portes laissées ouvertes par une nuit de tempête. Je cherche des yeux Sinatra au premier rang, sans le trouver, merde où il est ? Je parie qu'il est pas venu, ce pédé !

J'attaque le second couplet avec une demi-seconde de retard mais je récupère juste après, et ainsi s'achève une exécution médiocre de *Un treno per il mare*. Je dis merci puis thank you et c'est alors que je le repère, le Sinatra, couleur betterave. Vas-y Tony, je me susurre à l'oreille, et il y va, le Tony, quand monte *Una cometa nel cuore*, un de ces morceaux qui briseraient en miettes le cœur d'un serial killer suédois. En deux accords, j'ai franchi le mur du son émotionnel.

Et je m'égare dans des pensées pas catholiques : quand tu franchis le mur du son émotionnel, la vie devient un sapin de Noël.

À présent, gaillard et gonflé d'importance comme un perroquet, je me perche quatre tons au-dessus, dans les aigus délirants du refrain, enfoncée la Diamanda Galàs,

un truc qui fait vibrer les murs du Radio City comme une harpe sous les doigts d'un fou, et le public italo-américain de travailleurs s'en décroche carpes et métacarpes, comme les dames jacassières qui ont toujours en réserve une petite larme à portée de pupille. Le rimmel coule, ça fond comme une vieille margarine. Un truc à te fusiller le rythme cardiaque, si jamais tu as été amoureux une fois dans ta vie. Et qui n'a pas été amoureux une fois dans sa vie ?

Voilà que Frank Sinatra aussi, au premier rang, remonte le pli de son pantalon en gabardine et rit et s'amuse de toute cette puissance vocale. Il s'amuse, Frank, avec plus de modération, habitué qu'il est à se surveiller, mais lui c'est une autre histoire et il en faut plus pour étonner Frank, lui qui connaît de cette vie l'aval et l'amont, l'envers et l'endroit. Et je l'ai en premier plan, mon Frank, nous croisons nos regards en un délire orgiaque d'admiration sans mesure entre deux collègues.

Je suis au septième ciel, putain de merde, ou en tout cas dans le clan de Frank, me fais-je la réflexion.

Le paradis est à un pas, et je chante maintenant comme un dieu, maintenant je me sens Dieu, nom de Dieu, je suis Dieu les yeux fermés et le visage levé. Et si on pouvait voir Dieu, on le verrait qui me tend le micro, en ce moment, à moi, Tony Pagoda. Alias Tony P.

Ainsi, tel un Charlie Chaplin de la musique légère, je vais bras dessus bras dessous avec Notre Seigneur de dix heures du soir à minuit. Heure de New York. Sur la scène du Radio City.

Sinatra, archi saoul, ne dort pas. Il ne somnole même

pas et, comme on dit par chez moi, c'est tout de même un sacré résultat. Clair et net.

Un tourbillon de notes, de refrains et de pensées s'enroule sous mon crâne pensif et je me dis que c'est vraiment le moment de tout donner...

J'anéantis *Quel che resta di me* en me disant que j'ai des couilles en béton.

J'éparpille dans les airs *Un giorno lei mi penserà* et je me dis que c'est en or qu'elles sont.

Je noie le public dans ses propres larmes avec un lancinant *Non c'ero, amavo* et je me dis que ce succès, bon Dieu, c'est pour toute la vie, toute la vie... ce soir quelques jolies petites putes, oui des putes américaines, New York en est plein.

Ensuite je baguenaude comme moi seul sais le faire sur *Lunghe notti da bar*, que je chante la main dans ma poche de veste, où mes doigts jouent avec un sachet de trois grammes de coke. Deux mille personnes qui ne perdent pas un seul de mes battements de paupières, et ignorent que mes vilains petits doigts s'amuse avec de la drogue, et ce soir putes américaines, et toutes ces pensées s'agitent sous mon crâne comme un cocktail dans un shaker.

Je m'amuse, je me moque un peu d'eux, mes Italo-Américains sexagénaires, si vous croyez qu'en ce moment je suis nu, que mon cœur est à nu et sincère parce que vous avez payé pour, alors vous êtes à côté de vos pompes, on est loin du compte, même tous vos yeux fixés sur moi ne connaîtront jamais mon secret, le secret des doigts qui jouent avec l'interdit, l'illégal. D'ailleurs, on ne connaît jamais rien, ni les gens ni les choses, parce qu'on ne les voit jamais en totalité, regarder quelqu'un de face empêche de

voir son dos, on a toujours une vision partielle, approximative de tout.

Toutes nos vies ne sont qu'une tentative, faite à la va comme je te pousse.

Et à mon tour je regarde les spectateurs sur les chaises et je vois des yeux brillants, de vieux couples aux mains qui s'enlacent pour dire que c'était bien, ces trente années de mariage, que toute cette vie ensemble n'était pas une erreur, c'était une vie, une saleté de vie, pleine d'embûches dans le noir, meurtrie et toute fagotée de regrets et de désillusions mais ça en valait la peine, et je vois des gros culs de mères qui s'agitent sur leurs sièges, elles en ont fait des vertes et des pas mûres mais on ne le dira à personne, d'ailleurs le curé nous absout d'avance, nous les mères. Je divague. Je vois les traditions, le folklore, les espérances, la force de volonté de ces Italo-Américains, un monde à eux seuls, et Supertony s'envole sur l'aigu de *Lunghe notti da bar*. Les sondages disent qu'aujourd'hui on transgresse plus facilement, mais non, aujourd'hui on le dit, à la différence d'hier. J'ai des sondages plein la tête.

Et je distribue les *bis* comme des tracts à la sortie du métro.

Dans la loge, Titta se sent plus léger, deux kilos de tension en moins, et il embrasse tout le monde, Lello, Rino, Gino et votre serviteur. Nous voilà tous à hurler et chanter en chœur comme les supporters dans les gradins un jour de victoire en championnat. En nage et contents. Je les regarde avec satisfaction mais je ne chante pas, je suis le leader, moi, et je fais celui qui savait depuis le début comment ça se terminerait, à New York. Entre

alors tout essoufflé Jenny Afrodite, mon manager, avec sa petite bouille carrée et insignifiante, la mèche de cheveux qui retombe obstinément sur son front, le petit diamant qui lui encule l'oreille gauche et le rajeunit de six mois, et il fait taire le chœur d'une phrase qui nous tombe dessus comme un coup de tonnerre dans le premier sommeil :

« Les gars, y a Sinatra qui veut vous saluer. »

Descend un silence diaphane. Existentiel.

Avec la rapidité du guépard qui entend le coup de fusil, je me tourne vers le miroir lumineux et le crible de regards. M'arrange les cheveux. Roux. Teints. Oxygénés. Couleur acajou. Une masse de cheveux que je renvoie en arrière d'un coup de brosse, genre maniaque, puis je ferme mon peignoir. Je fais un signe de la main à Jenny. Un signe qui a quelque chose de dictatorial. Inoubliable. Et la porte s'ouvre. Titta tremble et se demande à lui-même pardon d'avoir osé parfois se critiquer, de ne pas s'aimer, quelquefois. Un rythme de pas feutrés dans le couloir. Les pas de plusieurs personnes. Un viol de la moquette. Les gardes du corps ouvrent la voie et Frank apparaît, chancelant, chavirant, le visage rouge comme les paysans des Abruzzes. Frank vient vers moi, tend la main, où s'étale une bague achetée sur catalogue à cent vingt mille dollars. Une orgie de diamants. Je réponds par un treize millions venu tout droit des bijoutiers de via Marina. Les mains se serrent. Les bagues se heurtent, avec un tintement qui n'échappe à personne. Fifth Avenue contre via Marina, duel inégal. Titta jette un œil humilié à son alliance et découvre en cet instant, le plus important de toute son existence, des complexes d'infériorité insoupçonnés. En moi se dessinent en revanche de nouvelles théories et idéo-

logies relatives au concept de générosité. J'ai envie de lui faire cadeau de ma coke, à ce vieux Frank, mais je me retiens. Non sans mal.

Frank, plus petit que les prévisions les plus pessimistes, avec des poses d'empereur, s'installe sur ma chaise, unique perchoir de toute la loge. Nous attendons debout, mon groupe et moi, l'oracle qui sera la justification de toute notre carrière. Inopportunément, Lello Cosa se rappelle qu'il n'est pas seulement un batteur de talent mais également fin humoriste.

« On dirait Napoléon », dit-il, cherchant l'improbable complicité des camarades. Je le fusille d'un regard qui vaut licenciement. Heureusement, Sinatra n'a pas compris. Frank reste assis là, sans parler encore, la tension augmente, une tension indescriptible, qui confine à la moiteur. Sinatra, d'une lenteur d'héroïnomane, sort un paquet de cigarettes. Nous allongeons le cou telles des girafes pour voir la marque. Mais on n'en a jamais entendu parler, de cette marque-là. « Sinatra », elle s'appelle, la marque.

Frank place la cigarette entre ses lèvres, comme au ralenti, puis sort un Dupont en platine de 1958 et élabore toute une phrase dans un italien poussif :

« C'est Marilyn Monroe qui me l'a offert. »

Là, c'est l'angoisse. L'immense angoisse.

« Le concert c'était good, Tony, mais rappelle-toi une chose : même sur un trône, on n'est jamais qu'un sac à merde », souligne Frank Sinatra d'un rire alcoolisé.

Même sur un trône, on n'est jamais qu'un sac à merde.

Il repense à ces paroles, votre Tony, étalé tout seul à l'arrière d'une limousine noire payée par on ne sait qui

mais pas par lui, tandis que défilent dans ses yeux explosés par six gin tonic les gratte-ciel de Midtown. Je pourrais le supplier à deux genoux que le chauffeur ne m'accorderait pas un seul regard, alors je me consulte et décide qu'il est temps de me faire une ligne. Recroquevillé sur la poudre, je m'envoie un sniff qui fait autant de bruit que l'Empire State Building qui s'écroule mais le chauffeur noir n'a rien entendu, insonorisé qu'il est derrière sa vitre blindée comme chez nous les comptoirs des banques. Moi qui espérais dîner avec Sinatra, je me retrouve tout seul, il s'est éclipsé comme si c'était déjà une faveur énorme d'être venu au concert. J'avais été optimiste, les stars, les célébrités sont toujours ailleurs, on le sait. En tout cas, pas là où je suis. Je m'imaginai un after sympathique avec Frank dans un penthouse arrangé par le décorateur de Billy Wilder, et me voilà filant sur Times Square, qui a le monopole du concentré de putes. Mon royaume. Là, je ne me sens pas déplacé. Je procède par ethnicité. Et je charge dans la limousine une Noire, une Portoricaine et un méchant regard blond qui m'a l'air allemand ou hongrois ou ce genre, j'ai toujours mélangé le Nord et l'Est. Moi, je suis fait pour le luxe américain. Ou alors la chaleur des tropiques, je m'y sens comme un pharaon en vacances. J'ai laissé mes trois camarades se prélasser dans un bar du Village, ces trois-là ne peuvent guère demander mieux à la vie qu'une petite bière au comptoir d'un bar lugubre. Et ils ne peuvent même pas discuter avec le barman, la dictature de la langue anglaise les exclut définitivement de certaines sphères. Jenny Afrodite a disparu, il fait ses affaires sans rien dire à personne, toujours du boulot qui l'attend, c'est peut-être

vrai, ou alors une seringue quelque part, qu'est-ce que j'en sais.

Moi, quand j'offre de la coke aux trois filles, je leur cause avec des petits mots américains à rendre jaloux les émigrants début de siècle. Mais plongées dans la blanche, elles ne me répondent même pas. Pourtant j'aime ça, communiquer. Depuis toujours. Et j'ai jamais trop finassé sur les moyens. Les mots, les baffes, les larmes et les rires, les lettres d'amour, le sexe, l'alcool ou la cocaïne, pour moi c'est pareil, c'est toujours de la communication.

Nous entrons dans la chambre et nous sniffons encore, des rails si longs que tu vois le début mais pas la fin. Je me jette sur le lit de la chambre d'hôtel, l'air de dire : je suis là, faites de moi ce que vous voulez.

La Noire a des seins retentissants, qui bavent un peu sur le côté à cause des vergetures en cascade, trop d'enfants à nourrir ou trop de mains qui les ont palpés. Cette dernière idée ne pouvait pas tomber mieux, ça m'excite ! La Portoricaine est une fille ordonnée, elle se déshabille dans un coin, comme si elle allait faire dodo toute seule. Elle choisit une chaise libre et telle une vendeuse y dispose sa lingerie. Avec application. À mon avis, c'est la fille qui marchait bien à l'école et qui ne voulait jamais jouer avec ses frères et sœurs. Mais celle qui m'inquiète, c'est la blonde glaciale. Elle reste là, immobile et toute habillée, appuyée au chambranle avec des airs de comptable méchante. Genre : je suis ici, mais je me comporterais exactement de la même manière à un congrès de dentistes. Elle me tape sur les nerfs et ça compromet l'excitation causée par les seins trop palpés de

la Noire. Et c'est la Noire qui s'affale sur le lit la première et se frotte à moi. Je l'embrasse. Elle évite mon baiser.

Moi, va savoir pourquoi, je le prends mal :

« I'm a singer », dis-je, sans logique.

Personne ne parlait, j'ai été le premier.

Elles ne pouvaient pas s'en foutre davantage.

La Portoricaine accélère, simili-chaude. Je la retrouve dans mon dos, comme un assassin, mais pour me caresser par-ci par-là, pendant que la Noire tombée dans la routine attend, les jambes ouvertes. J'entre et, va savoir pourquoi, je commence à penser que tout ça ne résout rien. Je suis excité mais, contrairement aux attentes, je bande un peu mou maintenant. La coke amenuise ces espérances de macho. Et la blonde m'énerve, à rester là à regarder d'un air indifférent, sans décoller du chambranle, sans se déshabiller, merde, je l'ai payée pour quoi faire ? Bientôt je vais faire le diable à quatre. Je bouge sur la Noire, mais sans pathos. La solitude m'attrape par les couilles et me fout la tête à l'envers.

Soyons fort, Tony.

Je me donne du mal, toute la fatigue du boulot, les angoisses, les appréhensions de ma vie sont justifiées, doivent être justifiées par des moments comme celui-ci. Baiser trois femmes différentes avec des histoires différentes et des mères différentes. Quand même, j'accélère, je halète, je mélange les anatomies, je sors de la Noire au moment où je vais jouir et c'est là que je comprends, parce que la blonde, furtive et rapide comme un chacal silencieux, s'est glissée sous moi, encore toute habillée, elle me prend dans sa bouche et j'arrive à destination. Je meurs. Et c'est celle qui m'était si antipathique qui m'a fait ce cadeau

de Noël, quel spectacle ! Un spectacle silencieux. Ce qui te massacre dans le sexe, c'est quand il y a du silence alors que tu t'attendais au barouf, et vice-versa. C'est une des rares choses qui m'étonnent encore. Je suis toujours cyanosé, aux dernières giclées, quand le téléphone sonne. Maria, ma femme.

« Ciao, amore », je lui dis en glissant des jambes de la Noire, mais tranquille. Me faire sentir coupable et me marcher dessus, même Jésus pourrait pas. J'ai payé d'avance les trois filles et il me faut assister au rhabillage silencieux pendant que je commente d'un rire puissant que le concert, oui, a marché du tonnerre. Je sens que ma femme saute de joie dans l'appartement. Comme un kangourou. Elle partage avec moi les joies et les peines. Je ne vois plus la blonde, elle a dû sortir de la chambre, d'ailleurs elle était déjà habillée, pourquoi elle serait restée ? Ma femme me dit que la petite veut me parler. J'entends cette voix innocente me dire :

« Papa. »

Pendant que la Noire et l'autre s'éclipsent sans même un petit coucou de la main. Ma fille me dit que je lui manque. Et je me dis que j'ai passé ma vie à manquer.

« Ma chérie, je t'apporte un petit cadeau quand je reviens, là on peut pas parce qu'il est tard, elle te l'a pas dit maman ? Il y a le jet lag, les fuseaux horaires et tout ça, papa est très fatigué, parce qu'il a travaillé ce soir. »

Pourquoi je suis si pressé ?

Je repose le combiné, mais je ne me sens pas très bien. J'ai des brûlures d'estomac. Pas l'ulcère, non, c'est le jet lag qui me retourne le bide. J'ai du sperme sur les mains, et je tressaille parce qu'il y a une chose que je n'ai pas, en revanche, c'est ma bague à treize briques. Je l'avais il y a

ILS ONT TOUS RAISON

une minute. Je lance un hurlement de mouette affamée. La pute blonde me l'a volée, pourquoi c'est pas à Sinatra qu'il arrive ce genre de truc ? Peut-être parce qu'il va pas ramasser des putes à Times Square. J'ai la confirmation quand je me précipite sur mon portefeuille dans l'entrée, elles se sont fait aussi mes dollars. Tout ça à cause de ma connasse de femme, qui a le don depuis vingt ans de me téléphoner toujours au mauvais moment. Plus importune que ça, tu meurs.

J'ai envie de chialer.

On est le 27 décembre 1979, et depuis quelques jours les gens sont un peu plus méchants.

Mais je ne chiale pas.

Sauf que les States commencent à me les briser menu maintenant, je veux rentrer en Italie. Et en dormant je prononce à voix haute ce cri de douleur qui me réveille brusquement, en nage :

« Gondolier, emmène-moi à Naples. »

Qu'est-ce que ça veut dire ?